

# **Le Moche**

de Marius Von Mayenburg

Mise en scène de Christine Berg



# Le Moche

de Marius Von Mayenburg

Mise en scène de Christine Berg

Traduction de Hélène Mauler et René Zahnd

Avec

Jacques Bourdat, Mélanie Faye, Catriona Morrison,  
Laurent Nouzille

Accompagnés par

Gabriel Philippot au piano et au saxophone

Scénographie et costumes de Pierre-André Weitz

Lumières de Elie Romero

Musique de Gabriel Philippot

Directeur de production Vincent Marcoup

Administration Anne Delépine

Le spectacle a été créé au TAPS à Strasbourg (67) les 11, 12 et 13 février 2011.

Il sera repris à l'Espace Saint-Pierremont de Mancieulles (54) les 22 et 23 septembre 2011 ; au Conservatoire de Reims (51) du 27 au 30 septembre 2011 ; à l'Espace Jean Vilar de Revin le 7 octobre et au Salmanazar d'Épernay (51) le 11 octobre 2011.

**Coproduction *ici et maintenant théâtre*/Action Culturelle du Pays de Briey**

La compagnie *ici et maintenant théâtre* est conventionnée avec le Ministère de la Culture/Direction Régionale des Affaires Culturelles de Champagne-Ardenne, avec l'ORCCA/Conseil Régional de Champagne-Ardenne et subventionnée par la Ville de Châlons-en-Champagne. Création soutenue par le Conseil Général de la Marne.

Avec le soutien de la Comédie de Reims

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté

**Marius Von Mayenburg** est né à München en 1972, il fait tout d'abord des études de langue, littérature et civilisation allemande ancienne. Il déménage en 1992 à Berlin où, de 1994 à 1998, il suit au Conservatoire les cours d'écriture scénique avec notamment Tankred Dorst.

En 1996, il écrit les pièces *Haarmann* et *Mademoiselle Danzer* puis en 1997, *Crépuscule des Monstres* et *Visage de feu* pour laquelle il obtient le prix Kleist et le prix de la fondation des auteurs de Francfort. Cette pièce, créée à Munich en 1998 puis à Hambourg par Thomas Ostermeier en 1999, a également été mise en scène en Grèce, en Pologne, en Hongrie...

Collaborateur de l'équipe artistique de Thomas Ostermeier à la Baracke à Berlin en 1998/1999, il rejoint en 1999 la Schaubühne comme auteur, dramaturge et traducteur (Sarah Kane et Martin Crimp).

Depuis *Parasites* en 2000, il a écrit *L'Enfant froid*, *Eldorado*, *Turista*, *Le Moche* et *Cible Mouvante*.

Ses œuvres sont jouées dans toute l'Europe et au-delà.

## **Le Moche (2008), la pièce**

Lette est un ingénieur talentueux. Un jour, son supérieur, Scheffler préfère envoyer l'assistant de Lette, Karlmann, à un congrès afin de présenter la dernière invention de Lette, le connecteur C2K, arguant que le physique de Lette n'est pas assez attractif pour les clients... En bref, il est moche.

Sa femme Fanny lui confesse alors qu'elle l'a toujours trouvé très laid mais qu'elle a surmonté ce « handicap ». Lette décide alors de subir une opération de chirurgie esthétique chez le professeur Scheffler (!). Cette dernière réussit au-delà de toute espérance : sa femme le dévore (des yeux) et son supérieur l'envoie dès lors présenter le connecteur dans tous les congrès.

Lors de l'un de ces congrès, une directrice de groupe industriel septuagénaire, Fanny (!), rafistolée de partout, le drague ostensiblement devant son fils. Lette est maintenant courtoisé par des hordes de femmes. Sa femme veut le quitter. Devant tant de succès, le docteur Scheffler l'embauche comme modèle publicitaire pour vanter les mérites de sa chirurgie esthétique.

Karlmann, l'assistant de Lette, tente de séduire sa femme Fanny qu'il croit délaissée. Mais celle-ci le repousse, se déclarant fascinée par le visage de son mari. Karlmann construit alors une nouvelle variante du connecteur mais son supérieur décide que c'est Lette qui ira le présenter dans les congrès...Karlmann décide alors de subir à son tour une chirurgie esthétique.

Fanny se plaint de trouver des clones de Lette dans la rue. Le docteur Scheffler n'a en effet cessé d'opérer des gens et de leur proposer le visage de Lette devenu une « norme de beauté ». La directrice septuagénaire du groupe industriel finit par prendre un amant, clone de Lette. La femme de Lette prend pour amant Karlmann, nouvellement opéré et qui a le visage de Lette.

Le supérieur de Lette ne veut plus de lui car Karlmann peut maintenant le remplacer : il sait construire de nouveaux connecteurs et de plus, il a le même visage que Lette.

Lette retourne alors chez le docteur pour tenter de retrouver son visage originel mais c'est impossible. Lette veut se suicider mais au moment de sauter, il croise la directrice du groupe et son fils fraîchement opéré. Lui/moi/toi/je m'aime, les identités finissent par s'enchevêtrer dans une étreinte furtive tandis que le docteur tente de s'opérer lui-même...

## Premières réflexions

Voilà une pièce originale et insolente.

Vertigineuse aussi dans sa réflexion sur l'identité...

Qui sommes-nous derrière nos visages ? Peut-être ne suis-je que mon visage ?  
Qu'est-ce qui fait que je suis moi, et qui est moi d'ailleurs ?

Sosie et Amphitryon ne sont pas loin, mais ils sont plongés dans une société post-moderne cruelle. Ne compte que la surface, et le jugement de l'autre. Et l'argent.

Mayenburg s'amuse beaucoup ; il indique dans les didascalies liminaires que non seulement tous les personnages seront joués par seulement 4 acteurs (les 2 Fanny sont la même actrice, les 2 Scheffler sont le même acteur, ainsi pour les 2 Karlmann, seul l'acteur qui joue Lette ne joue que cela...) mais en plus, Mayenburg spécifie que les opérations de chirurgie esthétique ne changent rien à la physionomie des personnages...

Mais alors pourquoi un homme jugé laid, après un tour de passe-passe pseudo-médical, devient tout-à-coup une beauté ?

Parce qu'on l'a décidé, parce que la société le juge différent, ne le voit pas tel qu'il est (ni tel qu'il était), parce que la « beauté » est une valeur relative qui s'achète et se vend bien.

Mais lui, au fond, il n'a pas changé. Mais qui s'inquiète du fond ?

Quant au style littéraire, Mayenburg accentue encore le côté tourbillonnant de l'argument en enchaînant de façon très virtuose les apparitions et disparitions des personnages : Lette est en train de discuter avec son patron et tout-à-coup (sans qu'il y ait eu d'indication particulière) c'est sa femme qui lui répond et la conversation s'enchaîne avec sa femme. Un côté presque guignol.

Il faudra inventer une scénographie à la hauteur : tourbillonnante, dynamique, quelque chose qui donne le vertige. Peut-être une tournette, ou une mécanique d'apparitions/disparitions ludique et mystérieuse à la fois.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : du mystère de l'identité humaine, de la perception variable que nous avons les uns des autres et, au fond, de la valeur que nous attribuons aux apparences. Mais comme le dit le bon sens, elles sont trompeuses...

Christine Berg - février 2010